

Baobabs : un genre particulier

La pousse des feuilles de Baobab est le signal de la mort du Blanc et leur chute est l'annonce de celle du Noir (vieux dicton du Sénégal).

Un peu d'histoire... Lorsque le Dieu Kauha distribua les arbres aux hommes, il en donna également aux animaux, mais dédaigna la hyène, incarnation du diable. Celle-ci en conçut tant de rage que Kauha lui concéda le baobab, seul arbre restant. Hors d'elle et revancharde, la hyène planta l'arbre à l'envers, de sorte que ses racines plongèrent dans le ciel. Ainsi les Bushmen expliquent-ils l'origine du baobab, arbre renversé, mais aussi genre renversant tant il est riche de singularités.

Un seul suffit à donner l'ombre à toute une caravane. La mesure est donnée : c'est un géant hors normes. Le voyageur marocain Abdallah BATTUTA (1304-1373), qui dépeint ainsi le *bu hibab* (devenu *bahobab*, puis *baobab*), en reste béat d'admiration. Le baobab devient un lieu de halte pour les expéditions, d'autant qu'il est censé éloigner la foudre. Au milieu du XV^e siècle, des marins portugais laisseront même des graffitis sur quelques troncs de baobab bordant les rivages de la Sénégalie. C'est que la tentation de graver son empreinte sur l'écorce d'un Goliath impérissable s'avère irrésistible. Les baobabs du monde entier sont revêtus de « tags », et les peuples aborigènes d'Australie n'échappent pas davantage à la tradition (voir l'article de Chris DONE dans ce numéro).

Le botaniste Michel ADANSON (1727-1806) retrouvera à Gorée d'anciennes inscriptions portugaises, datées mais déformées par la croissance des arbres. Il tentera d'en déduire l'âge de ceux que l'on nommait alors *calebassiers*. Adanson échouera mais laissera la marque de son nom plus durablement encore puisque le *Species plantarum* de LINNÉ (1753) rattachera au baobab le nom botanique *Adansonia digitata*. Ses successeurs distingueront huit espèces, dont six malgaches, une africaine et une... australienne (tableau I).

Les baobabs disposent aujourd'hui d'une notoriété universelle. Ils font tant rêver que la très photogénique allée des baobabs de Morondava (cf. photo de couverture) sert de support incontournable aux agences de voyages. Le baobab a valeur de métaphore et, sous les lèvres du *Petit Prince* de SAINT-EXUPÉRY, renvoie à un autre monde. Il est aujourd'hui devenu l'emblème du Sénégal et désigne aussi bien une marque de vêtements qu'un concours d'arts plastiques, une maison d'édition, des rencontres sportives et une myriade de restaurants et d'hôtels... L'équivalent vernaculaire des *racines du ciel* a quant à lui servi de titre à un prix Goncourt, une ligne de vêtements, un atelier de sculpture et une émission de radio.

Voilà un genre qui ne manque pas d'esprit. Légendes et croyances s'y rattachant sont innombrables. C'est que le baobab est un monument dans lequel on peut parfois entrer, mort ou vivant. Le même Michel ADANSON note, par exemple, que les cavités de certains baobabs sont utilisées comme sépultures réservées aux griots séréres ou wolofs. Poésie et baobabs se côtoient volontiers.



Photo 1.

Baobab abattu après le passage d'un cyclone dans l'Ouest de Madagascar.

Photo C. Tassin.

Les Dogons enterrent eux-mêmes les lépreux en de semblables lieux, avant d'en sceller les ouvertures à l'aide d'un torchis. Ils prendront néanmoins garde de ne consommer ni feuilles, ni fruits de ces arbres, de crainte d'être à leur tour contaminés. On ne plaisante pas avec les baobabs qui, à force d'accueillir des âmes défuntes, abritent aussi des génies maléfiques. Aussi la plantation de cet arbre en Afrique appelle-t-elle à devoir conjurer le mauvais sort par une formule vertueuse (voir l'article de Babou André BATIONO *et al.* dans ce numéro). Principe de précaution oblige. À Madagascar, planter un baobab reste tout aussi dangereux. Mais les baobabs n'abritent pas que les corps des morts. Étienne de Flacourt, installé à Fort-Dauphin au milieu du XVII^e siècle, dessine un baobab qualifié de prodigieusement gros, et muni d'une porte. L'ouvrage de référence de WICKENS et LOWE (2008) sur les baobabs mentionne quantité d'usages inattendus justifiant une telle porte : atelier pour tisserand au Mali, réservoir à combustible au Soudan, garage pour automobile, entrepôt alimentaire, ou tout simplement maison d'habitation. Dans la relation de son voyage au Mozambique (1857), LIVINGSTONE mentionne quant à lui l'existence d'un baobab capable de servir de dortoir pour une trentaine d'hommes.

Le baobab ne manque pas de singularités. Il est l'archétype de la pachycaulie, terme inventé par THÉOPHRASTE pour désigner les plantes à tige épaisse. Ce caractère primitif, commun en zones sèches, est à rattacher à une forte proportion de tissus parenchymateux. En minimisant de surcroît la surface volumique, il atténue d'autant les déperditions d'eau. De sorte que, tel un nouveau-né, le baobab peut renfermer jusqu'à 75 %, d'eau. La comparaison avec un petit d'homme s'arrête cependant là : le vénérable baobab, pour reprendre la formule d'Alain Mabankkou, passe pour être millénaire. Antédiluvien à la lettre, on l'a longtemps présenté comme antérieur au Déluge, son âge pouvant alors dépasser 5 000 ans. Des datations au carbone 14 ont depuis conduit à réviser à la baisse de telles estimations. Le baobab n'en reste pas moins l'angiosperme le plus longévif de notre planète puisqu'il peut atteindre 1 500 ans, voire davantage. La mort d'un baobab ne passe pas inaperçue. Il faut avoir vu ces géants déchus, colosses aux pieds d'argile renversés par les cyclones, l'usure de l'âge ou l'offense du feu, et gisant ainsi au sol tels des cachalots échoués sur la grève, pour comprendre combien la mort d'un baobab nourrit l'imagination (photo 1). L'œil exercé apercevra peut-être alors des génies virevoltants en quête d'un nouvel abri. Le commun des mortels n'en restera pas moins presque abasourdi face à ce qui n'est plus en face de lui qu'un énorme amas de pulpe se délitant déjà, appelé à disparaître en quelques mois à peine.

Une autre singularité biologique de cet arbre longévif, révélée il y a peu à Madagascar, est de pratiquer l'introgession génétique entre plusieurs espèces partageant une géographie commune. Cet échange de gènes peut s'interpréter comme une forme d'adaptation aux changements, notamment climatiques. L'espèce *A. gregorii*, esulée sur son île-continent, ne doit quant à elle compter que sur elle-même...

Contre toute apparence, ce gros balourd ne tient pas en place. Il a parcouru le continent africain et traversé l'océan Indien. La localisation première du centre de rayonnement spécifique du baobab reste controversée : Afrique de l'Ouest ou Madagascar ? La dispersion maritime de cabosses ancestrales aurait donné lieu à l'apparition des huit espèces que l'on connaît. Mais le baobab endémique de l'Australie reste une énigme. Sa présence en Australie est postérieure à l'éclatement du Gondwana, et antérieure à l'arrivée des premiers groupes humains issus de l'Indonésie (voir l'article de Chris DONE dans ce numéro). Comment son ancêtre a-t-il donc pu, par le jeu d'une courantologie improbable, rejoindre l'Australie depuis l'Afrique ou Madagascar ? La question demeure sans réponse convaincante à ce jour.

À des échelles plus restreintes, l'absence de jeunes baobabs, souvent observée de nos jours dans les paysages anthropisés, invite, selon certaines traditions, à considérer que les baobabs apparaissent la nuit par magie. Une autre hypothèse, formulée dans le contexte malgache, est que les grands vertébrés disperseurs des semences de baobabs ont disparu avec l'arrivée de l'homme. Le baobab serait la révélation fossilisée d'un anachronisme écologique (voir l'article de Seheno ANDRIANTSARALAZA *et al.*). Derrière chaque vieux baobab sommeillerait alors le fantôme d'une espèce disparue dont un individu avait déposé là une graine au terme de sa digestion.

Qu'en conclure ? Le baobab n'est certainement pas la panacée ni l'ange-gardien que certains auteurs ont voulu voir en cet arbre peu commun. Mais il n'est pas davantage une somme de particularités ne valant que pour lui. C'est en effet un véritable genre-modèle auquel on peut recourir pour mieux connaître les espèces longévives et leurs stratégies d'adaptation aux changements environnementaux, la dispersion contemporaine d'arbres à gros fruits ayant perdu leur cortège de dispersers, les espèces sensibles au réchauffement climatique, ou les mécanismes de résistance des plantes à la sécheresse [photo 2]. Mais c'est aussi une véritable archive environnementale sur pied. Voilà qui valait bien, sans doute, un dossier spécial de *Bois et Forêts des Tropiques*.

Jacques Tassin

Membre du Comité de rédaction de *Bois et forêts des tropiques*.
Chercheur en écologie végétale au Cirad, dans l'unité de recherche Biens et services des écosystèmes forestiers tropicaux.

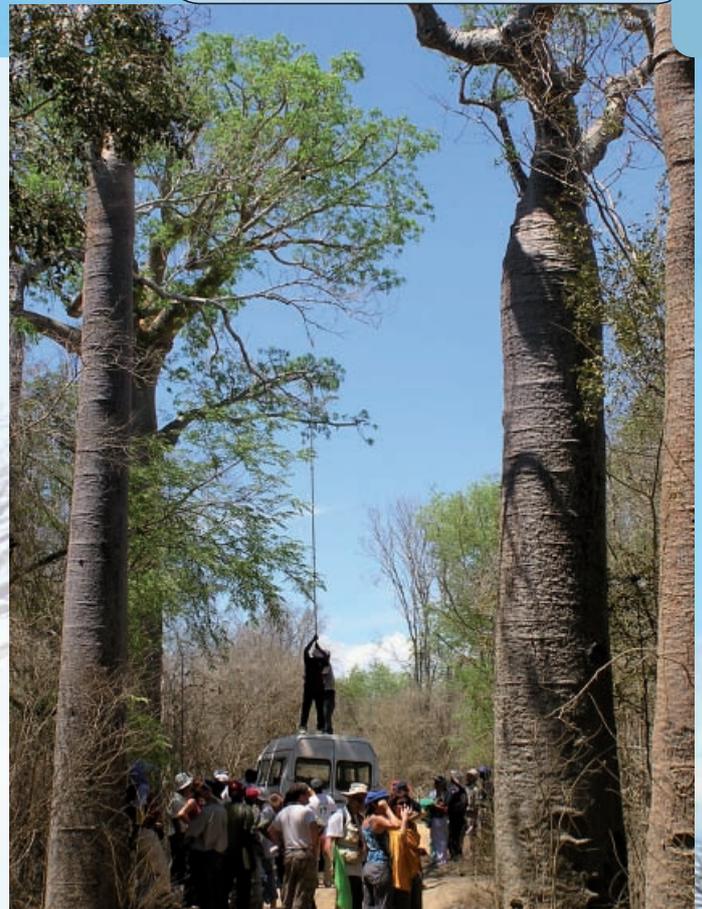


Photo 2.
Atelier sur la préservation des baobabs à Madagascar, Morondava, décembre 2007.
Photo J. Tassin.

WICKENS G. E., LOWE P., 2000. The baobabs: pachycauls of Africa, Madagascar and Australia. Springer, 498 p.

Tableau I.
Aire de distribution des huit espèces de baobabs.

Espèce	Aire
<i>Adansonia digitata</i> L.	Afrique ; naturalisé dans d'autres parties du monde (Arabie, Mayotte, Inde...)
<i>Adansonia gregorii</i> F. Muell	Australie du Nord-Ouest (plateau de Limberley)
<i>Adansonia grandidieri</i> Baill.	Sud-Ouest de Madagascar (région de Morondava)
<i>Adansonia suarenzensis</i> H.Perrier	Extrême Nord de Madagascar (région de Diego Suarez)
<i>Adansonia rubrostipa</i> Jum. et H.Perrier	Côte Ouest de Madagascar
<i>Adansonia madagascariensis</i> Baill.	Côte Nord-Ouest de Madagascar, Mayotte
<i>Adansonia za</i> Baill.	Côte Sud et Ouest de Madagascar
<i>Adansonia perrieri</i> Capuron	Nord de Madagascar